



PIER PAOLO PASOLINI à Rome, en 1973, lors d'une manifestation du Parti communiste italien en soutien au peuple basque.

René de Ceccatty, écrivain, traducteur, éditeur et biographe (Pasolini, la Callas, Moravia, Morante...), est l'un des plus fins connaisseurs français de l'Italien Pier Paolo Pasolini, un modèle de courage littéraire et de lucidité politique. A la faveur de (re)parutions récentes, on approfondira la passion de cette figure fascinante pour le Christ, la politique, le peuple, la beauté, la poésie. Celui qui pleurait "un monde mort" naviguait entre passé et présent, rappelant qu'il était vivant. Si vivant ! **PROPOS RECUEILLIS PAR NICOLAS DUTENT**

Pasolini

La clameur du neuf, le chant de l'ancien



Mantovani / Opale

RENÉ DE
CECCATTY

Marianne : Votre passion pour celui qui se concevait comme « plus moderne que n'importe quel moderne » et « force du passé » est durable. Quand et comment le spécialiste de Pasolini que vous êtes a-t-il croisé la route de ce poète constant ?

René de Ceccatty : Il faut que je remonte loin dans le temps, puisque c'est en voyant *Théorème*, lors d'un festival du cinéma italien, à Pézenas (Hérault), en 1969, que j'ai eu le sentiment d'être en présence d'un artiste qui me concernait directement. J'avais dix-sept ans. J'ai voulu lire le roman que Pasolini avait écrit parallèlement à son film. Je connaissais déjà *l'Evangile selon saint Matthieu*, que j'avais vu à treize ans, lorsque le film avait été distribué en France, en 1965. Il m'avait déjà extraordinairement impressionné, sans doute aussi sous l'influence de mes parents, très cinéphiles et

lecteurs de Bernanos. Et l'on peut dire que l'œuvre de Pasolini, dès lors – cinématographique, poétique, romanesque, critique –, m'a accompagné à chaque phase de mon évolution intellectuelle. J'ai raconté plusieurs fois comment je lui avais envoyé le manuscrit d'un roman. Il m'a répondu en me donnant son adresse. J'ai sonné à sa porte, à Rome, en juillet 1970. Mais je ne m'étais pas annoncé et il était alors en repérage pour son *Saint Paul* qu'il n'a finalement pas tourné. C'était l'été qui avait suivi la sortie de *Médée*, et juste avant qu'il parte avec Maria Callas sur l'île de Tragonisi. Ils pensaient alors à d'autres projets, artistiques et intimes. Ils avaient envisagé de monter ensemble *Sainte Jeanne des Abattoirs*, de Brecht. Ils sont restés liés, mais pas de la manière qu'aurait souhaitée Callas. Je précise cela, parce que le destin de Callas m'intéresse aussi beaucoup et que j'ai écrit à deux reprises sur

elle. Rien de ce qu'a abordé Pasolini ne m'est indifférent. J'ai, peu à peu, traduit diverses catégories d'œuvres – romanesques, poétiques, critiques, politiques. C'est un tout et il n'y a pas eu un moment de sa vie politique et intellectuelle qui n'ait trouvé (toutes proportions gardées) un écho en moi. Jusqu'à sa mort, et bien au-delà. Et même dans mes intérêts apparemment éloignés de lui. Son courage, son goût de la vérité, sa sensibilité poétique, son sens du sacré, son esprit constant de rébellion ne pouvaient que parler à quelqu'un de ma génération, qui a vécu dans son adolescence Mai 1968. Et c'est un paradoxe, car Pasolini a mal compris ce mouvement. Du moins s'en est-il méfié (contrairement à son amie Elsa Morante).

Vous avez consacré un bel essai au rapport de Pasolini à la figure du Christ. De quoi cette fascination ➤

> pour l'« homme de douleurs », qui pousse jusqu'à l'identification, est-elle faite? Est-ce qu'il se mire dans ce destin tragique, révolté, sacrificiel, épique... comme dans un miroir?

Bien que Pasolini soit né, comme presque tout Italien, dans une famille catholique, il n'a pas reçu d'enseignement ni de formation religieuse. Il n'a pas fait sa confirmation ni sa communion. Mais il était profondément imprégné de catholicisme. Le fait de n'avoir pas eu un rapport « obligé » à la religion lui a permis d'avoir un rapport plus authentique, plus libre au sacré. Quand j'ai réuni, pour Bayard, les textes de Pasolini où apparaissait la figure du Christ, de façon directe ou métaphorique, j'étais devant une tâche de Sisyphe! Tout y ramenait. Dès ses premiers poèmes en frioulan, jusqu'à ses derniers écrits, le Christ revient. La mort de son petit frère, Guido, martyr et victime de la Résistance – il a été exécuté par une faction partisane ennemie –, l'a conduit à le représenter constamment sous la forme d'un Christ en croix, et leur mère, Susanna Colussi, en pietà.

LA "MAMA"

Ci-contre, Pier Paolo Pasolini avec sa mère, Susanna Colussi, à laquelle il a confié le rôle de la Vierge dans *l'Évangile selon saint Matthieu*.

LA CALLAS

Le réalisateur avec la soprano Maria Callas pendant le tournage de *Médée*, à la fin des années 1960 (ci-contre, à droite).

DANS SON ŒUVRE, Pasolini laisse transparaître une vision plus libre, plus authentique du sacré.

Ci-dessous, sur le tournage de *Médée*.



AGF / Getty

Bien avant d'incarner la Vierge au pied de la croix, dans *l'Évangile selon saint Matthieu*, elle était telle pour lui. Bien sûr, il s'identifiait aussi lui-même au Christ, non pas en martyr, mais en révolté, en irréductible, en ennemi des Pharisiens, en militant du peuple, en ami des pauvres, des faibles, des humiliés. « Humilié et offensé », d'après un titre de Dostoïevski, est d'ailleurs celui d'une section du recueil *la Religion de mon temps*, dans lequel il bataille contre ses ennemis. Il s'est beaucoup exprimé sur la double composante de sa sensibilité sociale et politique, marxiste et chrétienne. Il n'y voyait, lui, aucune contradiction. Seuls les idéologues, des deux camps, le lui reprochaient.

A l'instar de Marguerite Yourcenar, Pasolini prend au sérieux un sentiment et ses manifestations: le sacré. S'il partage le souci de la mystique, le culte des saints, l'attention aux rites... il se montre critique et distant à l'égard des dérives ou déroutées de l'Église. Chez lui, l'empreinte religieuse est-elle définitivement culturelle?

En effet, ce qui caractérise Pasolini parmi tous les cinéastes italiens et parmi les observateurs politiques de son pays, c'est son rapport au sacré, qui le distingue de poètes catholiques (comme Mario Luzi,

qu'il n'aimait pas trop) et qui peut rejoindre l'esprit remarquablement libre et insolent de Marguerite Yourcenar dans *Un homme obscur* ou dans *l'Œuvre au noir*, et surtout dans ses traductions de Cavafy et des gospels. Pasolini a placé le sacré là où peu de cinéastes, de romanciers et de poètes le mettaient: dans une classe sociale d'une très grande pauvreté, qui était, si l'on peut dire, l'exclusivité des romans naturalistes, sociaux, communistes, au sens classique du terme. Il a mis aussi le sacré dans le sexe. Ces deux choix ont soulevé un tollé aussi bien à gauche (les militants outrés de ce regard sexuel sur le prolétariat) qu'à droite (les bien-pensants criant au blasphème et, du reste, le poursuivant en justice pour l'un de ses plus beaux films, *la Ricotta*, qui met en scène un figurant incarnant le bon larron et mourant d'indigestion en croix durant le tournage d'une superproduction sur la Passion du Christ). Pasolini était, comme Dante, dont il se réclame, un chrétien hostile aux représentants temporels et institutionnels de la religion, à tous ceux qui avaient oublié le message de l'Évangile. Je pense que son épigramme *A un pape*, d'une extraordinaire violence, est un de ses plus grands poèmes. Je ne voudrais pas trop insister sur l'aspect sacrificiel de son destin. Je ne suis pas de ceux qui croient qu'il soit allé vers sa



Mario Tursi / Prod



Keystone Press / Alamy / Hémis

mort. Certes, il prenait beaucoup de risques (non seulement sexuels, mais aussi politiques). Je pense qu'il est victime d'un guet-apens, sinon d'un complot. Encore que...

Parlons à présent du Pasolini politique, dont la complexité est parfois minorée parfois ignorée. Parmi ses ennemis, vous recensez « la droite réactionnaire, la gauche bornée et sectaire, une littérature poussiéreuse et conventionnelle, une narration didactique et réaliste, et une pseudo-avant-garde ».

Méprisait-il uniformément la bêtise, le mensonge, l'imposture, la caricature ? Qu'est-ce que l'inventaire de sa méfiance dit de lui ?

Pasolini était un polémiste, intellectuel et politique. Né en plein fascisme, fils d'un militaire fasciste et d'une institutrice chrétienne dans l'âme et admirablement aimante et tolérante, il n'avait connu que le conflit. Sans doute, sa sexualité, qu'il vivait d'une manière qui n'a jamais été apaisée, même s'il ne la cachait pas, y était-elle pour beaucoup, ainsi que le révèlent aussi bien ses textes de jeunesse, *Amado mio* et *Actes impurs*, que ses *Sonnets déchirants* adressés à Ninetto Davoli, son compagnon, lorsque ce dernier décida de se marier et d'avoir des enfants. Il faut distinguer

cette rage essentielle, qui se manifeste sur plusieurs plans – émotionnels, artistiques, créatifs –, et un autre combat, plus politique, contre la mauvaise foi de certains de ses ennemis personnels qui l'ont beaucoup attaqué et calomnié, mais aussi contre une classe dirigeante (la Démocratie chrétienne qu'il abominait et contre laquelle il a écrit ses *Ecrits corsaires* et ses *Lettres luthériennes*). Et il y avait également une dissension plus esthétique, disons, sur une certaine littérature dont il se défiait : aussi bien la littérature sociale « à thèse », contre laquelle il écrit son poème *A l'occasion de la mort du réalisme*, que l'avant-garde hermétique, ce que l'on appelle Gruppo 63 [le groupe de 63]. Mais Pasolini ne méprisait rien ni personne. C'est un sentiment qui lui est étranger. Il s'exposait, il combattait, mais il ne méprisait pas.

De quoi est composée cette « rage noire de poésie dans la poitrine » que Pasolini confie dans son *Fragment à la mort* ? Comment qualifieriez-vous cette poésie, qui, non dénuée de ferveur et de fureur... « respire aussi le calme » (Bachelard) ?

On a souvent l'image d'un Pasolini scandaleux et rageur, mais c'était un homme doux, à la voix feutrée et chantante du Frioul de sa jeunesse. C'était un poète qui n'usait de violence que dans les mots et dans les images. Simplement, tout poète a un rapport profond à la mort. Cela implique en effet ce que remarque Bachelard, avec sa merveilleuse intuition qui repère dans toute œuvre des tonalités et des lignes de force. La ferveur devient fureur quand elle est contrée par des

attitudes de mauvaise foi et de profonde malveillance. C'est une fureur réactive. Mais ses poèmes contiennent, comme son cinéma et ses romans, des moments de sublime contemplation et d'intériorité apaisée, harmonieuse, comme les fresques de Piero della Francesca, auxquelles il se réfère, tout comme à Giotto, sur les traces de son maître Roberto Longhi.

Peu après l'assassinat de Pasolini, Moravia déplorait la perte d'un homme bon, courageux, novateur aussi, ayant rendu possible, dans la littérature italienne, une « poésie civile, à la fois décadente et de gauche » qui n'oublie pas le prolétariat et n'omet pas la paysannerie. En quoi Pasolini était-il simultanément « différent et semblable » de ses contemporains ?

La formule d'Alberto Moravia est, comme très souvent chez lui, >

Les éditions
persée
L'ÉCRITURE PREND VIE

recherchent de
nouveaux auteurs






Envoyez vos manuscrits

Éditions Persée
29 rue de Bassano 75008 Paris
Tél. **01 47 23 52 88**
www.editions-persée.fr



À LIRE

Le Christ selon Pasolini, de René de Ceccatty, Bayard, 500 p., 21,90 €. *La Religion de mon temps*, de Pier Paolo Pasolini, Rivages poche, 352 p., 9,90 €. *L'Odeur de l'Inde*, de Pier Paolo Pasolini, Denoël, 144 p., 13 € (traductions, notes et préfaces de René de Ceccatty.)

L'INTELLECTUEL

Pasolini devant la tombe d'Antonio Gramsci, théoricien politique et membre fondateur du Parti communiste italien, mort en 1937, emprisonné par le régime de Mussolini.

➤ simple et saisissante. Moravia était le meilleur ami de Pasolini et il le comprenait parfaitement. Depuis 1955, ils travaillaient ensemble dans leur revue *Nuovi Argomenti*, ils avaient la même passion de l'Afrique, où ils voyageaient ensemble, et ils s'admiraient mutuellement. Moravia, qui aurait aimé être poète (et dont je viens de traduire les poèmes qui paraîtront l'an prochain chez Flammarion), enviait (au sens amical) la force poétique de Pasolini. « *Différent* », bien sûr par sa sexualité, mais aussi par son parcours prométhéen, polymorphe, unique depuis les génies de la Renaissance. Et « *semblable* » parce qu'humain et habité par un sentiment profond de partage avec l'humanité, d'attention à toute sorte d'êtres humains, qu'il comprenait, comme de grands cinéastes avant lui les ont compris (Murnau, Dreyer, Bresson, Chaplin). Moravia insistait sur ce terme de « semblable », parce qu'il savait que Pasolini était aussi un objet de haine. Sartre, dans un très beau texte méconnu, a écrit que l'assassin de Pasolini, ou du moins désigné comme tel, Giuseppe Pelosi, avait cru assassiner son contraire, mais que c'était le contraire en lui-même qu'il avait

voulu exterminer. Sartre écrit : « *Mais quand il tue Pasolini, [Pelosi] a l'impression de s'être débarrassé du mal, d'avoir résolu d'un seul coup le problème de ses rapports avec l'homosexualité: il l'a détruite.* »

Le « style indirect libre » et l'« acuité prophétique » de son regard valent-ils également dans la littérature et le cinéma ?

Pasolini a souvent justifié son « passage » de l'écrit à l'image en disant que le langage cinématographique était une façon de représenter la réalité avec la réalité (non plus des mots, mais un vrai être humain, un vrai arbre, une vraie maison, etc.). L'obsession de Pasolini était d'accéder à la réalité. Il avait, tout d'abord, choisi le frioulan de sa mère parce qu'il avait le sentiment que les mots de cette langue parlée par ses élèves étaient plus proches de ce qu'ils désignaient que l'italien standard. Il soutenait pour cela l'usage des dialectes et des langues régionales. Le recours au cinéma était comme un prolongement, un approfondissement de cette démarche, même s'il n'a jamais renoncé à l'écrit. Il utilisait, de toute façon, les deux langages comme une façon de

sacraliser le réel, quel qu'il soit. Que ce soit un paysage, un regard, un meurtre, un amour, un miracle, sans craindre d'être taxé de naïveté. Mais saint François d'Assise, sa référence, comme celle de Dante, d'ailleurs, passait aussi pour naïf.

Quelle place le récit *L'Odeur de l'Inde*, que vous préfacez et traduisez occupe-t-il au sein de l'œuvre de Pasolini ? Qu'y a-t-il dans ce texte de tout à la fois « capital », singulier et commun à son travail antérieur ? Il s'attarde encore sur la beauté, insiste sur la misère.

C'est une de mes premières traductions, et je suis heureux de voir qu'elle a été très souvent republiée. Oui, c'est un texte capital, parce qu'il correspond à une expérience (la découverte du tiers-monde comme un double du sous-prolétariat italien) qui est à la fois politique et esthétique. Il a voyagé en Inde à la fin de 1960, au début de 1961, avec Alberto Moravia, puis ils ont été rejoints par Elsa Morante. Rendant compte de ses rencontres, de ses observations, il n'écrit pas en journaliste, mais en poète en rapport à des saynètes qu'il met en scène comme des épiphanies. Il se trouve qu'il a fait ce voyage après avoir dû interrompre le tournage de son premier film, *Accattone*, si bien que la fin du tournage sera marquée par cette expérience, comme l'a souligné Hervé Joubert-Laurencin dans son essai sur son cinéma. En Inde, il reviendra dans l'espoir de tourner une fable sur un maharajah s'offrant en pâture aux tigres pour libérer son peuple. Si Pasolini n'avait pas découvert ce monde exotique et merveilleux (et pas seulement miséreux), il aurait probablement été un autre cinéaste, à l'esthétique plus ancrée dans le néoréalisme, comme on aurait pu s'y attendre. En Inde, assurément, il se retrouvait et retrouvait ses obsessions esthétiques, religieuses et politiques, mais il était aussi emmené vers un ailleurs où il continuait à se chercher. ■ PROPOS RECUEILLIS PAR N.D.



The History Collection / Alamy / Hémis



EN JUILLET 1960,
à Rome, l'écrivain,
réalisateur, intellectuel
Pier Paolo Pasolini
(1922-1975).

Farabola / Leemage

Que reste-t-il de **l'amour** de **l'Italie** pour **“Paso”** ?

Notre correspondante à Rome est retournée sur les lieux de l'assassinat du maître italien des lettres et de la caméra. Elle y a retrouvé des proches et des connaissances de Pasolini. Tous témoignent des qualités de l'homme, chez qui la timidité rivalisait avec une immense force intérieure, et de la grandeur, inépuisable, de son œuvre.

PAR ARIEL F. DUMONT, À ROME

Coincé entre les immeubles gris de la banlieue d'Ostie et les baraques des gitans, il y a un coin de terre laissé à l'abandon où pousse l'herbe folle. C'est ici que fut retrouvé le corps massacré de Pier Paolo Pasolini, le 2 novembre 1975. Depuis, quarante-cinq ans ont passé et tout a changé. La plage a été remplacée par un port de plaisance et, sur le terre-plein où les gamins tapaient dans un ballon, des restaurants et des boutiques ont été édifiés.

Le bout de terre où le poète a été assassiné

L'endroit est lugubre avec une grande stèle blanche entourée de petits rochers et de plaques sur lesquelles sont inscrits des extraits de ses poésies. En ce dimanche de mai, il fait gris. Une femme aux yeux outrageusement maquillés est assise sur un banc rouillé. Ses longs cheveux noirs teints accentuent sa pâleur. Elle attend son homme et fume d'une main nerveuse en jetant un regard absent sur les plaques commémoratives. De l'autre côté, derrière la grille délabrée par le temps qui protège ce lieu, une longue route jonchée de nids-de-poule s'étire comme un ruban jusqu'à la mer et aux baraquements des gitans. Le décor fait penser au film *Affreux, sales et méchants*, d'Ettore Scola.

« Je crois que cet endroit abandonné, avec ces baraques pleines de vie en arrière-plan, plairait à Pasolini, cela ressemble à ses films », murmure Achille Occhetto. Le dernier secrétaire national du Parti communiste italien (PCI) n'a connu Pier Paolo Pasolini qu'à travers son œuvre : « J'étais trop jeune à l'époque et je vivais à Bologne. Quand il est mort, j'ai pris le train pour Rome car j'ai senti que je devais être là. C'était magnifique, il y avait beaucoup de monde, tous les dirigeants du Parti étaient présents. » Un épisode l'a particulièrement marqué : « C'était durant un débat avec la Fédération des jeunes communistes sur les événements

de 1968, il disait que nous n'avions pas été capables d'interpréter les éléments critiques. Claudio Petruccioli [ancien cadre du PCI] lui a répondu et Pasolini, très énervé, l'a appelé Achille Occhetto. Indirectement, il se disputait avec moi, même si je n'avais rien à voir avec le discours de Petruccioli ! » Les relations de Pasolini avec le Parti communiste – qui l'avait d'ailleurs expulsé – étaient compliquées : « C'était un mélange d'amour et de contradiction, il était très critique à l'égard du Parti et de tous les mouvements organisés de gauche. Pasolini était en avance sur son temps car il avait compris que le combat mené contre la vieille droite, le cléricanisme, l'autoritarisme des institutions, ne débouchait pas sur une alternative positive, qu'il y avait une sorte d'incapacité. »

Les intimes de Pier Paolo Pasolini ont disparu

Aujourd'hui, tous les amis de Pier Paolo Pasolini ont disparu. Alberto Moravia, qui avait composé une magnifique oraison funèbre pour son compagnon de lettres et de voyages le jour des funérailles à Rome, l'écrivaine Elsa Morante, Maria Callas, Laura Betti, l'amie très chère qui défendait âprement sa mémoire, les frères Franco et Sergio Citti, qu'il avait découverts et entraînés dans le monde du cinéma.

Quant aux rares proches survivants, ils parlent peu. Ainsi de sa cousine Graziella Chiaricossi. Elle a vécu pendant treize ans avec lui à Rome mais elle déteste la rhétorique, les célébrations futiles, la foire aux vanités, les théories sur les complots qui entourent la mort du cinéaste. Le critique cinématographique et écrivain Goffredo Fofi s'est enfermé, lui aussi, dans le silence. Les relations entre les deux hommes n'ont jamais été simples, mais, confie Piero Colussi, président du Centre d'études Pasolini à Pordenone, Goffredo Fofi avait beaucoup d'estime pour Pasolini, « capable de prendre position sans avoir peur et se jetant corps et âme dans la bataille ».



DOULOUREUSE PIETÀ signée Ernest Pignon-Ernest. Pasolini y porte son propre corps supplicié. Un hommage de l'art urbain collé là où il a vécu, du quartier populaire du Trastevere de Rome où il a été assassiné.

Le Frioul était trop étroit pour lui

« Pasolini était parti deux ans après ma naissance, le Frioul était trop étroit pour lui », raconte Piero Colussi à propos du départ de Pasolini de sa région natale, dans le nord-est de l'Italie, où il vécut avec sa mère, Susanna, avant de s'établir à Rome. Adolescent, Colussi découvre l'artiste à travers les souvenirs de son père, qui chantait dans le chœur des gamins de la « meilleure jeunesse » créé par le cinéaste. Avec la violoniste Pina Kalc et les petits chanteurs, le cinéaste organisait des spectacles. Entre deux représentations, la musicienne et le poète parlaient de Bach, la grande passion musicale de Pasolini. Dans les années 1970 « lorsque l'Italie était présente partout en Europe et que la politique était devenue une chose importante », Piero Colussi découvre l'œuvre de Pasolini. « J'ai été frappé par sa façon d'être toujours contre tout, ses discours polémiques contre l'avortement, sa lettre au PCI, dans laquelle il disait être du côté des policiers car



Retfoco / Sintesi / Sipa

d'aujourd'hui et vit dans la mémoire collective, il n'est pas mort. »

Un combattant qui ne battait jamais en retraite

En 2012, Walter Veltroni, l'ancien secrétaire du Parti démocrate, l'héritier du Parti communiste, a fait ses adieux à la politique et s'est tourné vers le cinéma, sa grande passion. En 1968, il avait rencontré Pasolini alors qu'il avait tout juste 13 ans : *« C'était durant un débat, l'une de ces discussions idéologiques interminables et absurdes... A un moment, je me suis retourné et j'ai vu un homme qui prenait des notes au fond de la salle, c'était Pasolini. »* Ils se reverront à plusieurs reprises. La dernière fois, c'était en 1975, peu de temps avant l'assassinat du poète, à l'occasion d'une manifestation contre le régime de Franco. *« Son côté imprévisible était fascinant, il suivait le fil d'une cohérence invisible, il pouvait écrire "je sais" et parler ensuite de ses doutes sur des questions essentielles, comme l'avortement, il était irrégulier à une époque où tout était trop régulier. »* Comment aurait-il vécu notre époque, en l'affrontant ou en la fuyant ? *« Ce n'était pas quelqu'un qui battait en retraite, c'était un combattant, il ne serait jamais parti ! »*, affirme l'ancien dirigeant.

“Paso parlait peu, il écoutait...”

Dacia Maraini, écrivaine et réalisatrice, reprendrait volontiers un autre avion avec « Paso », pour rouler à nouveau en Range Rover sur les routes d'Inde ou d'Afrique. *« Tous ces souvenirs, un voyage chaque année, le Yémen, l'Inde, l'Afghanistan, l'Afrique, toujours ensemble, tant de voyages... Il parlait peu, il écoutait, son silence n'était pas celui de l'absence mais de la présence »,* relate celle qui a écrit le scénario des *Mille et Une nuits* avec Pasolini, rencontré dans les années 1960. *« C'était une époque folle, se souvient-elle encore, nous nous retrouvions toujours dans les bars ou au restaurant sans jamais nous donner rendez-vous, c'était l'usage à l'époque... Il y avait Fellini, Visconti, Scola, Ferreri, Guttuso, Moravia.*

Je les voyais tous les jours, on avait le sentiment de l'appartenance à une communauté [...] Il me manque, c'était un ami très cher, un homme que l'on aimait et dont le souvenir ne meurt jamais. »

“La vie avec lui était une joie”

Ninetto Davoli, l'acteur fétiche, l'ami, le seul, l'unique, emboîte le pas et les mots de Dacia. *« Pier Paolo vit en moi, il aimait écrire, jouer au football, manger avec moi, rire avec moi, voyager, il était d'une grande vitalité, la vie avec lui était une joie. »* La rencontre s'est faite sur le tournage de *la Ricotta*. Ninetto avait à peine 16 ans lorsque son frère menuisier lui avait présenté Pasolini. Les deux hommes ne se quittent plus. Ils enchaînent films, voyages, discussions. *« Je rêve souvent de lui, on est en train de tourner un film, ou on voyage, je le vois et je lui dis : "Ah Pa', mais t'es mort", et il me répond : "Mais qui est mort ? Je ne suis pas mort !" Son absence physique fait mal, il était un emblème pour moi parce qu'il était différent, quelqu'un d'humain, de courageux. Il me comprenait et possédait, malgré sa timidité, une grande force intérieure. »* Il n'est pas sûr, pour lui, que le maître italien aurait pu composer avec la médiocrité aggravée de ce monde. *« Il serait parti vivre dans un désert. A l'époque, il me disait déjà : "Ninetto, prépare-toi, on fait les valises et on part vivre au Maroc", il ne supportait pas ce monde dévasté par la culture de la consommation, il est là tous les jours derrière moi. »*

L'acteur Fabrizio Gifuni se tourne vers la jeunesse. *« Si je devais raconter Pasolini à un jeune homme, je lui dirais que toute son œuvre parle de la vie et qu'aucun autre poète, que je sache, n'a su imaginer sa mort dix ans auparavant en dessinant une poésie comme si c'était une rose : "Je suis comme un chat brûlé vif/ écrasé par le pneu d'un camion, pendu par des gamins à un figuier/ mais j'ai encore six des sept vies qu'il possède [...]" Je lui dirais, aussi, qu'aucun autre réalisateur avant lui n'a su filmer sa mère aux pieds de la croix. »* ■ **A.F.D.**

* Bientôt distribué en France par Cat&Docs.

ils représentaient le peuple, tout était tellement paradoxal que cela ressemblait à des boutades. » Piero Colussi pointe un autre contraste, celui qui se place entre la vie et l'œuvre, dressant ce portrait : *« Ses amis l'ont toujours décrit comme quelqu'un de gentil, toujours à l'écoute alors qu'il affrontait la vérité d'une façon très dure dans ses livres, un personnage tragique qui vivait avec le fantôme de la mort. »* Aujourd'hui, Colussi rend hommage à « son » Pasolini en produisant un documentaire tourné par deux jeunes cinéastes, Francesco Costabile et Federico Savonitto. Présenté au début du mois de juin à Bologne au festival Biografilm, *In un futuro aprile** raconte la vie du cinéaste à travers le témoignage de son cousin, l'écrivain et poète Nico Naldini. Les années 1940 dans le Frioul, le monde paysan, les premières amours, l'engagement politique au sein du Parti communiste, l'enseignement. *« L'image de Pasolini centrée sur son homosexualité ou liée aux côtés obscurs de sa personnalité s'est atténuée : il fascine les jeunes*